Histoire et civilisation du livre

La collection du livre (XV^e-XIX^e siècles)

Yann Sordet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/747>

DOI : 10.4000/ashp.747

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 309-3012

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Yann Sordet, « La collection du livre (XV^e-XIX^e siècles) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 140 | 2009, mis en ligne le 02 novembre 2009, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/747> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.747>

LA COLLECTION DU LIVRE (XV^e-XIX^e SIÈCLES)

Chargé de conférences : M. Yann SORDET

Programme de l'année 2007-2008 : *La collection du livre, XV^e-XIX^e s. : approches historiques de la bibliophilie.*

Dans le cadre d'une thématique générale orientée vers l'histoire des bibliothèques et des usages du livre, cette conférence est consacrée à l'histoire de la collection et des pratiques bibliophiliques de la fin du Moyen Âge au début du XIX^e siècle. Elle est conduite en partenariat avec la bibliothèque Sainte-Geneviève : les séances sont organisées au sein du département de la Réserve et s'appuient principalement sur des sources manuscrites et imprimées originales. Trois objectifs généraux sont poursuivis : 1) participer à la construction d'un objet historique autonome et à la définition d'une approche spécifique, qui « braconne » – pour reprendre le mot de Michel de Certeau – sur divers territoires scientifiques (l'histoire du goût, l'anthropologie des pratiques culturelles, l'histoire du livre) ; 2) étudier la manière dont les modèles et les pratiques bibliophiliques ont contribué, à partir de la fin du XVII^e siècle, à la naissance de la science bibliographique, aux premiers développements de l'histoire du livre et à des approches documentaires que nous dirions aujourd'hui « patrimoniales » ; 3) présenter des travaux en cours et proposer à la discussion diverses méthodes d'analyse.

Une longue introduction historiographique (« La bibliophilie en France à l'époque moderne : aspects historiographiques ») aide à définir notre objet : on précise les contours de cette pratique – ou ensemble de pratiques – désignée sous le terme de « bibliophilie ». On étudie la manière dont elle a été qualifiée et interprétée par les contemporains, ainsi que les représentations du collectionneur de livres, et ses évolutions. La période considérée est délimitée :

— en amont par deux phénomènes : 1) la naissance et la visibilité d'une grande bibliophilie européenne, souvent hiérarchisée (un modèle royal ou ducal, puis des formes aristocratiques et bourgeoises), dont les acteurs sont collectionneurs et dans le même temps commanditaires ; 2) l'apparition du livre imprimé ;

— en aval par deux phénomènes également : 1) sur le plan de la production livresque, la révolution industrielle, qui modifie volume et nature des livres en circulation, et fait évoluer la perception des objets hérités de l'ancien régime typographique ; 2) un double mouvement, en France, apparemment contradictoire, de *rassemblement* du patrimoine bibliographique à partir de 1790 (organisation des instances bibliothécaires), et dans le même temps de *dispersion* des collections (mise sur le marché de livres anciens, rares et curieux, dans des proportions inédites, et internationalisation de ce marché).

Sur la base d'une enquête de type lexicologique, les définitions anciennes sont dans un premier temps rassemblées, à partir de la première occurrence du mot au milieu du

xiv^e siècle, sous sa forme grecque, dans le *Liber de amore librorum qui dicitur philobiblion* de Richard de Bury. L'interrogation des dictionnaires de langue de l'époque moderne et des sources textuelles aussi bien littéraires que techniques (catalogues de ventes publiques, ouvrages bibliographiques), impose le constat de la rareté du terme « bibliophile » en latin comme en français, et de sa faible capacité à marquer le phénomène. D'autres termes paraissent plus idoines pour désigner cette singulière relation aux objets textuels, celui de « curiosité » (la curiosité en fait de livre est repérée par le *Dictionnaire de l'Académie* dès sa première édition en 1694), et celui de « bibliomanie », qui fait son apparition sous la plume de Guy Patin (1601-1672) et entre dans le *Dictionnaire de Trévoux* en 1721. Ce second terme est négativement connoté, et tend à désigner la collection du livre comme pratique déviante. On examine ensuite comment, à partir de la fin du xviii^e siècle, ressurgit le terme de « bibliophilie » pour désigner désormais une forme légitime de la bibliomanie (« Il est bon d'être bibliophile, mais il ne faut pas être bibliomane », *Dictionnaire de l'Académie française*, 1798, 5^e éd.). Ce besoin terminologique, à la charnière des xviii^e et xix^e siècle, peut être expliqué par la conjonction de plusieurs raisons : la récurrence des critiques anti-bibliomaniaques, le développement du marché du livre rare, les relations renforcées entre le monde de la collection et la science bibliographique naissante.

On quitte ensuite le domaine de la stricte lexicologie pour examiner les représentations, appréciations et discours relatifs à la collection et aux collectionneurs de livres. La réalité que nous désignons aujourd'hui sous le terme de « bibliophilie », semble avoir toujours été clairement identifiée, même sans vocable spécifique pour la désigner. On se propose de la suivre depuis l'Antiquité, en analysant les *topoi* d'un discours anti-bibliophilique avant la lettre, qui stigmatise une possession et un usage non orthodoxes du livre privilégiant l'accumulation, la diversité, l'apparence extérieure, le luxe et l'ostentation. On le repère depuis le premier siècle de notre ère, chez Pétrone (*Satiricon*), Sénèque (*De tranquillitate animi*, IX, 4-7), puis Lucien de Samosate (LXVIII, 1, 2, 5, 9, 19, 25-27), Pétrarque (*De remediis utriusque fortunae*, I-43 ; *Lettre à Giovanni Anichiseo*, 1346), Giovanni Andrea Bussi (préfaces aux impressions de Sweynheym et Pannartz entre 1465 et 1473), Sebastian Brant. Le commentaire de ces textes est effectué en séance : on mesure leur influence sur les représentations des collectionneurs de livres à l'époque moderne, en examinant parallèlement leur disponibilité (éditions successives du xv^e au xviii^e siècle). On observe ensuite comment ces pratiques sont appréhendées par la littérature (La Bruyère), la bibliothéconomie (Gabriel Naudé, *Advis pour dresser une bibliothèque*, 1627 ; Richard Simon, *Nouvelle bibliothèque choisie, où l'on fait connaître les bons livres en divers genres de littérature et l'usage qu'on doit en faire*, 1714), la littérature morale (Louis Bollioud-Mermet, *De la bibliomanie*, 1761 ; Charles Gloriot, *Bibliothèque d'un littérateur et d'un philosophe chrétien*, 1820), la médecine (Descuret, *La Médecine des passions*, 1841).

On s'efforce ensuite, sources bibliographiques à l'appui, de déterminer les étapes d'une historiographie de la bibliophilie. Une typologie des recherches anciennes est esquissée : publications biographiques ou prosopographiques (dictionnaires d'amateurs anciens, souvent dans un cadre régional, répertoires d'ex-libris) ; dictionnaires de livres rares et manuels de bibliophilie pratique ; fictions ; publication périodique

à vocation commerciale évoluant vers la revue d'érudition (*Bulletin du bibliophile*, à partir de 1834). Des changements de perspectives décisifs se font jour au ^{xx}^e siècle : études conduites sur la base des corpus de catalogues de vente publiques et des répertoires de provenances (Seymour de Ricci) ; examen des frontières du « corpus des livres rares » et de son évolution dans le temps, analyse des critères de sélection, de distinction, et des rapports entretenus entre *collectors* et *scholars* (John Carter) ; réflexion renouvelée et élargie sur les usages du livre (Roger Chartier) ; détermination de « modèles » de collection (Jean Viardot) ; identification de types d'interventions de reliure pratiquées pour des groupes d'amateurs (Jean-Marc Chatelain).

Une séance est ensuite consacrée à la présentation des instruments de travail du collectionneur de livres, du bibliographe et du libraire de livre rare (« Les sources du travail bibliophilique ») : histoires anciennes de l'imprimerie ou des bibliothèques ; catalogues de ventes publiques ; catalogues domestiques ; bibliographies spécialisées. On examine également les traces d'usage dont témoignent les exemplaires conservés (annotations, rectifications, adaptation à la gestion d'une collection particulière, mentions de prix, etc.).

Les conférences explorent ensuite trois grands ensembles de collectibles, à la faveur d'études de cas : les manuscrits à peintures dans les bibliothèques d'amateurs-commanditaires au ^{xv}^e siècle ; les grandes collections d'incunables aux ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle ; les estampes.

M^{me} Marie Jacob (université Paris X) et M^{me} Nathalie Rollet-Bricklin (bibliothèque Sainte-Geneviève), sur la base d'une sélection de pièces majeures de la bibliothèque Sainte-Geneviève, distinguent différents profils de commanditaires de manuscrits à peinture à la fin du Moyen Âge et différentes formes de commande. Parmi les manuscrits exécutés pour Charles V, sont différenciés les programmes iconographiques construits sur un modèle (cas des *Grandes chroniques de France*, ms. BSG 782, exécuté d'après le ms. BNF fr. 2813) des réalisations entièrement inédites (traduction de Tite-Live par Pierre Bersuire, ms. BSG 777). Deux collections aristocratiques (celle de Louis de Bruges, et celle de Louis Malet de Graville) et deux collections bourgeoises (celle de Claude Molé, et celle de Mathieu Beauvarlet dont le ms. BSG 246 est le seul témoin aujourd'hui identifié) sont également analysées sous l'angle particulier des relations entre le contenu de la collection et l'activité du commanditaire (aire géographique et politique, allégeances affichées).

L'apparition de corpus de collectibles spécifiques et la cristallisation de bibliophiles particulières du livre imprimé constituent un phénomène que nous choisissons d'étudier en premier lieu avec le cas des incunables, ensemble aux frontières objectivement définies mais dont la singularisation n'est pas antérieure à la fin du ^{xvi}^e siècle (« Charles-Maurice Le Tellier, Claude Gros de Boze, Loménie de Brienne : les amateurs d'incunables en France à la fin du ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e s. »). La question de l'entrée et de la place des incunables dans les bibliothèques d'amateurs et dans le monde de la curiosité en France est abordée sous un angle particulier : celui de la distinction croissante dont ces imprimés font l'objet, jusqu'à constituer une classe particulière. Cette évolution peut être suivie sur le marché du livre (observation des prix et du traitement dont les incunables font l'objet dans les catalogues de vente), sur le plan des usages bibliographiques ou encore dans les pratiques des collectionneurs (particularités de

description, traitements singuliers dans l'espace de la collection). Une question s'impose alors : cette distinction dans l'appréhension a-t-elle une incidence sur les interventions matérielles que connaissent les incunables de la part des collectionneurs ? Autrement dit, les premières productions de l'imprimerie font-elles l'objet, dans ce contexte particulier, de manipulations ou de soins spécifiques ? On examine à cet effet la politique de reliure de Charles-Maurice Le Tellier (1642-1709), qui apparaît comme un précoce amateur d'éditions anciennes : sur les 16 000 livres qui par voie de legs rejoignent à sa mort l'abbaye Sainte-Geneviève, se trouvent 102 volumes imprimés au xv^e siècle. Une part importante de cet ensemble a conservé une reliure de toute évidence antérieure à l'acquisition par Le Tellier, à laquelle il n'a pas touché. Cette retenue est exceptionnelle au regard des choix effectués par le collectionneur pour l'ensemble de sa bibliothèque. Dans la collection de Claude Gros de Boze, les incunables sont vraisemblablement appréciés aussi pour l'ancienneté de leur condition. Cette dernière, quand elle a été respectée, est bien mise en exergue dans le catalogue de 1753 par une formule récurrente : « 2 voll. dans leur ancienne reliûre », « dans sa reliûre antique ». On s'intéresse enfin, à travers les exemples d'interventions sur les volumes effectuées au xviii^e siècle pour le Lyonnais Pierre Adamoli ou le cardinal Loménie de Brienne, aux phénomènes de rubrication ou d'enluminure tardive des incunables. Cette enquête nous conduit à reconnaître dès la fin du xvii^e siècle quelques formes d'une approche purement bibliophilique de l'incunable, qui le distingue des autres collectibles imprimés : elle semble faite de retenue dans les interventions de reliure et d'un attachement aux éléments de rubrication et de décor manuscrits, en raison même de leur valeur archéologique. Ce souci de type conservatoire peut paradoxalement inciter au pastiche ou tout au moins à la restitution partielle d'une condition ancienne en cas d'incomplétude ou de mauvais état.

Deux interventions complémentaires permettent d'une part de confronter les formes de la collection du livre avec celles de la collection d'estampes, d'autre part de découvrir des pratiques de constitution de recueils (estampes et imprimés mêlés) encore mal connues. M^{me} Vanessa Selbach (BNF) commente ainsi de manière détaillée trois volumes manuscrits truffés d'estampes parisiennes et flamandes. Il s'agit de cours de théologie professés à Douai de 1588 à 1591 comprenant le commentaire de Guillaume Estius sur les *Sentences* de Pierre Lombard, et celui de Jean Decker sur la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin, ms. BSG 1410, 1412, 1413). Comparés à d'autres témoins récemment repérés, ces précoces recueils constitués au début du xvii^e siècle témoignent, de par l'abondance, la qualité et la mise en couleur des planches, d'une appréhension que les seuls usages documentaires ou pieux ne suffisent pas à expliquer. M^{me} Emmanuelle Minault-Richomme (bibliothèque Sainte-Geneviève) présente un travail de recherche en cours sur l'archéologue et amateur Gaillard de Longjumeau (1709-1766). L'inventaire après-décès (1770) de ce magistrat provençal, et trois volumineux recueils d'estampes conservés de sa collection ont été localisés. La part considérable prise par les gravures de Jacques Callot dans cet ensemble témoigne certes d'un fort engouement pour le graveur lorrain attesté depuis le début du siècle par Florent Le Comte ou par Edme-François Gersaint. Mais son niveau de complétude est ici remarquable : la collection représente plus de 80 % de l'œuvre gravé qui sera signalé par l'inventaire de Jules Lieure en 1924-1929.